

MARGUERITE YOURCENAR, L'EXPRESSION TRANSPARENTTE D'UNE VISION DU MONDE À TRAVERS LA LITOTE

par Wim J. A. BOTS (Université de Leyde)

Que l'œuvre classique, c'est-à-dire mesuré, équilibré et transparent, de Marguerite Yourcenar soit accueilli favorablement par un vaste public de lecteurs variés, montre que ses textes font appel à l'humanisme (=à l'amour des hommes), au sens philosophique, moral et esthétique de ses lecteurs.

En effet, d'un côté, dans *Les Yeux ouverts*, les nombreuses Préfaces, Postfaces, Notes de l'auteur ou d'autres textes¹, tout comme à travers certains de ses personnages Marguerite Yourcenar a réfléchi sur soi-même, sur l'humain, c'est-à-dire sur ce qui rend l'être humain heureux ou malheureux, donc sur l'amour et la mort, l'amitié et la haine, la paix et la guerre, sur les choses de la science et de la foi ; de l'autre côté, elle a toujours identiquement pratiqué avec joie l'artisanat, c'est-à-dire le quoi et le comment de la création littéraire. Par conséquent, son œuvre est à la fois un *document* révélant sa vision du monde et un *monument* invitant à l'analyse littéraire, cette fois-ci à celle de sa façon de manier la litote.

Sous sa plume cette figure de style s'est fort bien prêtée à nuancer l'expression de cette vision, car la dualité antithétique cachée de la litote – dire moins pour exprimer davantage – est en parfaite harmonie avec sa conscience de la dualité antithétique de toute chose terrestre, dualité qui constitue précisément l'unité métaphysique de sa vision du monde.

Bien qu'elle tienne à rester absente de son œuvre et “à ne jamais mettre du sien dans la voix d'un personnage”, sa restriction “ou alors inconsciemment” justifie l'affirmation du contraire : l'exclusion du subjectif est contrebalancée par le retour du subjectif. Autrement dit, cette dualité antithétique de la fonction expressive de ses personnages lui permet d'en faire ses porte-parole, car à travers eux, à l'aide, entre

¹ Entre autres son discours de remerciement prononcé le 27 octobre 1983 à l'occasion de la remise du Prix Érasme au théâtre municipal à Amsterdam en présence de S. M. la Reine.

autres, de la litote, elle peut se livrer à une forme mitigée d'extériorisation personnelle.

La coexistence sur notre terre de la douleur avec la joie, dont la première entame souvent la seconde, constitue une dualité fondamentale, dont l'expression littéraire confère à l'ensemble de l'œuvre de Marguerite Yourcenar une tonalité toute caractéristique.

Deux sujets littéraires par excellence – l'amour et la mort – le confirment on ne peut plus clairement. Ô combien vulnérables sont les joies que comporte l'amour. Dans *Anna, soror...*, récit d'un amour singulièrement intense, tout ce qui concerne l'expression de cet amour à la fois heureux et malheureux se caractérise par l'atténuation.

Pour que le lecteur puisse présager dès la troisième page du récit l'intensité peu commune de l'amour incestueux en herbe du frère et de la sœur, de Miguel et Anna, il ne faut à Marguerite Yourcenar qu'un seul bout de phrase : "leurs cheveux s'entremêlaient sur les pages". Cette scène attendrissante se répète toutes les fois que Valentine, leur mère, lit à ses enfants un argument, un maxime de Cicéron ou de Sénèque. Ce choix, joint à l'information "litotesque" que plus tard, Anna avait vu "bien souvent un *Phédon* ou un *Banquet* sur les genoux de Valentine" montre que celle-ci, sous une apparence d'épouse modèle, a toujours caché son besoin d'une vie affective, amoureuse plus intense. Mais de toutes les déconvenues que la vie lui a causées elle a sagement pris son parti pour en arriver ainsi à une profonde intelligence du sens de la vie, de tout ce qui l'entoure. Avant de mourir prématurément (à l'âge de 39 ans), elle en donne à ses enfants quelques signes très émouvants par leur retenue linguistique.

Quand le petit médecin, appelé par Miguel au chevet de Valentine agonisante, fait à Anna, après une saignée inefficace, un geste de découragement en chuchotant : "c'est la fin", Valentine "tourna vers Anna son beau visage qui souriait encore" pendant que ses femmes croyaient l'entendre murmurer : "Rien ne finit"². Effectivement pour apprécier toute la force expressive de cette petite phrase en quelque sorte prophétique, il faut savoir qu'Anna restée fidèle pendant toute sa vie à son indicible amour pour son frère Miguel mourra en murmurant : "Mi amado"³. Ceux qui assistèrent à sa mort "pensèrent qu'elle parlait à Dieu. Elle parlait peut-être à Dieu", ajoute la narratrice Marguerite Yourcenar en terminant son récit. Cette conclusion exclut tout commentaire superflu. C'est qu'elle a préparé le lecteur à cette fin splendide par deux autres litotes servant à éclairer

² Éd. Gallimard, 1982, p. 24.

³ *Idem*, p. 75.